



HAL
open science

De l'image comme catégorie à une approche communicationnelle globale

Igor Babou

► **To cite this version:**

Igor Babou. De l'image comme catégorie à une approche communicationnelle globale. *Communication & langages*, 2008, 157, pp.37-48. hal-01593780

HAL Id: hal-01593780

<https://u-paris.hal.science/hal-01593780>

Submitted on 26 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'image comme catégorie à une approche communicationnelle globale

IMAGES ET SCIENCES

IGOR BABOU

Toute recherche, quels que soient le champ disciplinaire concerné et la part plus ou moins grande de l'empirisme sur laquelle elle s'appuie, repose explicitement ou implicitement sur des postulats exprimables en termes de catégories. Les catégories constituent l'un des principaux instruments de la recherche en sciences humaines et sociales. Pourtant, il ne s'agit pas d'autres choses que de concepts, c'est-à-dire d'idées, plus ou moins claires et précises, plus ou moins bien articulées entre elles, traversées et donc structurées par des débats et des discours éminemment sociaux. L'image constitue l'une de ces catégories couramment mobilisées. L'évidence et la généralisation même de son usage imposent que l'on interroge le sens de cette catégorie et les implications théoriques et méthodologiques de cet usage commun à la recherche et aux acteurs sociaux¹. L'idée même d'image constitue en effet un paradigme quelque peu naturalisé autour d'une définition implicite : l'image serait une surface plane d'inscription dotée d'un mode de signification spécifique. C'est cette définition implicite de l'image qu'il convient d'interroger. L'intérêt de cette réflexion sur l'image comme catégorie sera de poser la nécessité – ou non – de mobiliser une théorie de l'image. On se posera ensuite la question de la pertinence d'un autre tropisme qui structure la réflexion sur les images, et plus spécifiquement celle autour du thème « image et sciences » : celui de la représentation du réel.

Avons-nous besoin d'une théorie spécifique de l'image ? Tel est la question que pose cet article, qui fait le choix d'une théorie générale de la communication, contre la réduction opérée par les courants de recherche qui posent la catégorie « image » comme point de départ pour leur construction théorique. Cette remise en cause de la spécificité de l'image d'un point de vue théorique n'impose cependant pas de négliger le fait que les acteurs sociaux mobilisent cette même catégorie qui leur permet de donner sens à leurs pratiques. La question corollaire concerne la fidélité supposée et souhaitée, de l'image : fidélité au réel, fidélité à la science, tels sont souvent les attendus normatifs des réflexions sur les images, et plus encore sur les images scientifiques. Cet enjeu d'une « fidélité à... » ne va pourtant pas de soi et repose sur des postulats qu'il convient d'interroger.

1. Cet article s'inscrit dans les travaux de l'ACI « Terrains, techniques, théories : Images et Sciences : approche comparative de l'évolution de dispositifs sociaux complexes » dirigée par Joëlle Le Marec.

QUELQUES REMARQUES SUR L'IMAGE COMME CATÉGORIE

L'image peut-elle fournir une catégorie d'analyse fiable autour de laquelle articuler des investigations empiriques et des champs théoriques ? En tant que chercheur, que fait-on quand on dit « je travaille sur l'image », « je fais de la sémiologie de l'image », ou « je travaille sur les rapports texte/image » ? L'idée développée ici consistera à dire que la désignation ou la distinction de l'image au sein de l'ensemble des faits sociaux et sémiotiques relève, d'un point de vue théorique, d'une fausse évidence.

Dans sa thèse, Jean Davallon² pointait la difficulté d'une spécificité de l'image reconnue comme telle mais accompagnée d'une définition incertaine. Selon lui, le problème se situe précisément au niveau des catégories d'images dont la liste nous sert pour définir ce qu'est une image :

Les tentatives de classifications admettent la plupart du temps ce postulat sans chercher à l'examiner plus avant, ni a fortiori à le traiter sémiotiquement ; elles reprennent au contraire les découpages usuels entre les différents types d'images ainsi que les caractéristiques attribuées à ces dernières par le sens commun ; elles cherchent surtout à ordonner ces « types » et ces « caractéristiques », à les rationaliser, à faire apparaître des cohérences là où le fonctionnement social courant se contente d'intuitions ; ou plutôt, d'évidences. Le résultat est que la spécificité de l'image est invoquée – ou à l'inverse, révoquée – avant d'avoir été scientifiquement examinée. La « spécificité de l'image » reste de l'ordre d'une pré-notion importée depuis la pratique courante, non un fait construit par l'analyse³.

En effet, une approche de l'image basée sur une déclinaison des caractéristiques matérielles des images (peinture, photographie, cinéma, images numériques, etc.), ou centrée sur une description des pratiques sociales qui s'articulent autour de chacun des types d'images envisageables, ne règle pas pour autant la question de la spécificité de l'image : une liste ne constitue pas une théorie.

Pour se convaincre de la difficulté à cerner la spécificité de l'image, on peut justement partir des pré-notions régulièrement rencontrées tant dans le sens commun que dans certains textes théoriques⁴. L'image y est généralement définie dans son opposition au texte, sur la base de jugement portant sur la nature de la perception du texte et de l'image, ou sur leurs manières de faire sens. S'en suivent alors une série d'axes d'oppositions :

L'image serait *concrète* alors que le texte serait *conceptuel* et facteur de *rationalité*. Ce présupposé logocentrique bien connu reste cependant généralement

2. Jean Davallon, *L'image médiatisée – De l'approche sémiotique des images à l'archéologie de l'image comme production symbolique*. Thèse de Doctorat d'état ès Lettres et Sciences Humaines.

3. Jean Davallon, *op. cit.*, p. 5.

4. Nous n'avons pas constitué de corpus spécifique pour étayer la récurrence des représentations de sens commun que nous allons présenter. Nous demandons au lecteur de nous faire confiance sur ce point, dans la mesure où nous répétons ces observations à longueur de séminaires, de colloques, ou au cours de nos lectures quotidiennes. La constitution d'un tel corpus des idées de sens commun sur l'image serait cependant fort instructive. Nous en avons déjà fait l'expérience dans le cadre d'un article spécifiquement consacré à la discussion sur les images numériques : Igor Babou, « Images numériques et médiatisation des sciences », *Hermès*, n° 21, *Sciences et médias*, Paris, CNRS éditions, 1997, p. 55-66.

au stade de postulat non explicité : au nom de quoi ce jugement est-il porté ? L'exemple des images scientifiques, par exemple les modélisations en chimie, ne montre-t-il pas que les images ne se contentent pas de représenter le réel de manière analogique, sur la base de principes de ressemblance, mais peuvent parfaitement être porteuses de conventions élaborées, de points de vue théoriques ?

L'image induirait la *participation* du spectateur et son *englobement* alors que le texte permettrait la *distançiation* et l'*analyse* (on a affaire là à une version Mc Luhannienne de l'opposition précédente). Mais n'est-on pas aussi « pris » par un texte que par une image ? Le roman, et la fiction en général, ont la capacité à créer des univers vraisemblables, réalistes, ou engageant l'affectivité et la participation du lecteur. De même, la manière dont certains textes politiques ou religieux ont induit des mouvements de foules, des guerres ou la répression des intellectuels, nous impose de nous méfier de cette idée d'une opposition assez naïve entre un texte facteur de rationalité et une image facteur de participation.

L'image serait caractérisée par son *iconicité* (elle fonctionnerait sur le principe de la ressemblance) alors que le texte serait *symbolique* (il reposerait sur le principe de la convention). On reconnaît là une vulgate sémiotique qui n'a retenu de la lecture de Peirce qu'une caricature sans grand rapport avec ce que le fondateur de la sémiotique a pu écrire⁵. Contentons-nous de faire remarquer qu'une onomatopée est iconique et qu'un pictogramme repose sur une convention graphique. Ces deux exemples paradigmatiques montrent bien la faiblesse théorique du classement des images et des textes dans une typologie opposant terme à terme l'analogie et la convention⁶.

Le texte serait *linéaire* alors que l'image serait *non linéaire*. Dans sa version savante, cette opposition semble reposer sur une lecture erronée de la sémiologie de Saussure. En effet, si le signifiant était bien linéaire dans la conception de Saussure, il s'agissait de la parole, c'est-à-dire de la chaîne parlée, de la succession des phonèmes dans le temps, et non de l'écriture⁷. Dans la sémiotique de Peirce, cette opposition n'a pas non plus de pertinence pour distinguer les textes des images. Aujourd'hui, la notion d'iconicité des textes qui a été développée depuis la fin des années 1970 par Anne Marie Christin puis par son équipe du Centre d'Étude de l'Écriture, nous engage à penser l'inscription des textes dans une matérialité qui n'a rien de linéaire⁸. Enfin, si l'on n'était pas convaincu par ces remises en cause de l'opposition entre texte et image du point de vue de la linéarité, il suffirait de se pencher sur les nombreuses études de psychologie cognitive portant sur le parcours du regard (avec enregistrements oculométriques) lors de la lecture de textes. Elles montrent en effet que l'œil ne suit pas un chemin

5. Ch. S. Peirce, *écrits sur le signe*, Seuil, Paris, 1978.

6. Pour un développement plus théorique de ces questions, dans un contexte d'analyse des relations entre image et sciences, voir par exemple : Igor Babou, *Science, télévision et rationalité : analyse du discours télévisuel à propos du cerveau*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris VII, Paris, 1999.

7. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1995, p. 103.

8. Anne-Marie, Christin, *L'image écrite ou la déraison graphique*, Flammarion, « Idées et Recherche », Paris, 1995.

linéaire, mais qu'il opère en réalité des allers-retours et qu'il parcourt la page en prenant appui sur la mise en page⁹.

Enfin, dernière opposition fréquemment mobilisée, le texte serait de l'*information* tandis que l'image serait de la *communication* : il y aurait d'un côté un fond, un *contenu*, et de l'autre de simples *formes* chargées de véhiculer ou d'accompagner ces contenus. On reconnaît là encore le vieux préjugé logocentrique platonicien, à peine ré-habillé par le lexique de la modernité. Nul besoin d'insister sur le fait qu'un tel type de préjugé a peu de chance de servir de base à une catégorisation sérieuse.

Toutes ces dichotomies que nous venons de présenter ne tiennent plus dès que l'on se penche sur des productions culturelles, en particulier contemporaines et médiatiques. En effet, les différentes composantes formelles de la signification y sont généralement associées : couvertures de magazines, art contemporain ou bandes dessinées imbriquent étroitement les textes et les images pour produire de la signification. C'était déjà le cas au moyen âge pour l'iconographie religieuse. La modernité n'a rien inventé de nouveau de ce point de vue. Les images scientifiques sont accompagnées de légendes sous forme de textes, tandis que les textes scientifiques ou de vulgarisation sont mis en page et accompagnés d'images. On peut bien vouloir distinguer leur mode d'être en fonction d'une opposition concernant le caractère planaire ou non de leur sémiotique, il faut bien constater qu'en tant que phénomènes le texte et l'image se présentent souvent indissociablement associés. Plus généralement, la dichotomie texte/image repose sur des héritages et des prédictions disciplinaires induits par les corpus que les disciplines ont sélectionné dans le champ des pratiques sociales (par exemple la peinture pour l'esthétique et l'histoire de l'art, les textes pour la linguistique et les études littéraires). Il est bien difficile de dire qui des corpus et des théories a structuré l'autre.

Ces dichotomies et catégorisations spontanées du texte et de l'image ont cependant un intérêt : elles constituent des représentations sociales largement partagées par la recherche tant en sciences humaines et sociales qu'en sciences de la nature. On peut s'en convaincre par des moyens simples : il suffit d'observer l'abondante production éditoriale consacrée soit au texte (et à la littérature), soit à l'image¹⁰ (souvent associée à l'art ou aux médias). On peut aussi s'appuyer sur les manuels d'analyse sémiologiques pour étudiants, ou sur les intitulés des cours dispensés à l'université : l'auteur de ces lignes, en dépit de ses positions théoriques, n'échappe pas à ce tropisme... Du côté des savoirs non académiques, ces dichotomies organisent peut-être également la production et l'appropriation sociale de ce qu'elles identifient comme des « images » ou des « textes ». Il est

9. T. Baccino. & T. Colombi, « L'analyse des mouvements des yeux sur le Web », *Revue d'intelligence Artificielle*, 14(1-2), 2000, p. 127-148 ; I. Servant & T. Baccino, « Lire Beethoven : une étude exploratoire des mouvements des yeux », *Musicae Scientiae*, 3(1), 1999, p. 67-94.

10. En France, c'est sans doute l'article « Rhétorique de l'image » de Roland Barthes qui a été le fondateur de la sémiologie de l'image (Roland Barthes, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, Seuil, Paris, 1964. Plus récemment, on trouve des ouvrages de référence. Par exemple : GROUPE μ , *Traité du signe visuel*, Seuil, Paris, 1992. En ce qui concerne les ouvrages destinés aux étudiants, citons par exemple : Martine Joly, *Introduction à l'analyse de l'image*, Nathan, coll. « 128 », Paris, 1993. Notons enfin que depuis 1990 il existe une « Association internationale de sémiotique visuelle » qui organise des congrès, s'est dotée d'une revue, etc.

donc essentiel d'en tenir compte à ce titre, tout en reconnaissant qu'elles ne constituent pas une assise théorique.

**POUR UNE ANALYSE COMMUNICATIONNELLE GLOBALE DES SUPPORTS,
DISPOSITIFS ET PRATIQUES DE LA COMMUNICATION**

On peut dépasser ces définitions de l'image centrées sur ses caractéristiques matérielles ou perceptives en s'appuyant sur une théorie générale de la signification. Celle de Peirce, avec ses prolongements dans l'analyse communicationnelle, permet de ne pas se laisser dicter nos catégories d'analyse et nos observations par le donné empirique ni par le discours des acteurs. Ce qu'apporte l'analyse communicationnelle, quand elle s'appuie sur les catégories de la signification dégagées par Peirce, c'est la possibilité d'analyser non pas l'image, mais les processus de signification dans toute leur complexité, qu'ils se matérialisent dans des images ou dans quoi que ce soit d'autre. Notre interrogation sur l'image comme catégorie s'appuiera ici sur une réflexion plus générale sur les types de catégories que nous mobilisons dans nos recherches, et sur leur adaptation aux objets construits par la recherche : le tropisme sémiologique, d'inspiration structuraliste, a ainsi orienté une grande partie des travaux sur l'image et les médias dans la direction de dichotomies binaires (signifiant/signifié, paradigme/syntaxe, adjuvant/contre-adjuvant, carré sémiotique, etc.) qui ne vont pas de soi. Contre l'idée de catégories d'*objets*, nous défendrons l'usage de catégories de *processus*. Et même de principes de construction des catégories eux-mêmes pensés comme des processus. Il en va en effet de la définition des objets qu'analysent les sciences de la communication.

Historiquement, les dichotomies structuralistes, posent la question de leur adaptation aux processus socio-discursifs qu'elles sont supposées décrire. En effet, issue inductivement de l'analyse de contes, de mythes populaires ou de romans¹¹, on est bien forcé de s'interroger sur la pertinence de leur mobilisation, et du rabattement de tout procès sémiotique sur de la *narration*, quand il s'agit d'étudier des productions scientifiques relevant de l'argumentation ou des discours sociaux portés par des populations de sociétés fortement industrialisées et rationalisées¹². Même en ne raisonnant que sur des cultures dotées des rationalités spécifiques de l'écrit, on ne peut que retrouver les interrogations de Goody sur l'usage de catégories ou de classifications dichotomiques par l'ethnologie et l'anthropologie pour penser les cultures « autres »¹³.

11. En particulier la structure actantielle ou le carré sémiotique qui sont inspirés par Propp et son analyse des contes populaires russes, ce qui est explicite chez Greimas et apparaît assez facilement à la lecture de divers écrits d'inspiration structuraliste ou sémiologique. Voir par exemple A. J. Greimas et J. Courtés, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris, 1993, p. 360-366. On s'en convaincra tout aussi facilement en lisant A. J. Greimas, *Du sens II*, Seuil, Paris, 1983 ou encore Julian Kristeva, *Sémiotique : recherches pour une sémanalyse*, Paris : Seuil, 1969.

12. Quand nous utilisons le terme de « rationalité », il est évident que nous désignons les formes de pensée spécifiques émergeant à partir du XVII^e siècle autour des sciences expérimentales, et le lien qu'elles entretiennent avec les formes de légitimation et de planification dans le travail ou dans les espaces publics et politiques. Cet usage ne présuppose aucun jugement de valeur à l'encontre des cultures dites « autres » et de leurs formes de pensée.

13. Jack Goody, *La raison graphique*, Éditions de Minuit, Paris, 1979, p. 35-60.

On dispose avec la phénoménologie de Peirce de catégories générales et indépendantes des supports de sens et des canaux de la perception. Grâce à elles, il est possible de comparer des situations, des dispositifs, ou de décrire l'évolution de discours sociaux en intégrant la dimension des pratiques¹⁴. Ces catégories ayant été pensées d'entrée de jeu comme s'inscrivant dans une problématique de la connaissance rationnelle et de la communication, et non dans l'analyse des mythes populaires ou des structures du roman, elles paraissent bien adaptées aux recherches portant, de près ou de loin, sur les sciences ou les discours à propos de sciences. De plus, contrairement au « geste » saussurien de rupture avec la tradition antique puis médiévale de réflexion sur les catégories de la pensée et du sens, elles sont ternaires et non dichotomiques et s'opposent à une conception linguistique et non philosophique de la signification¹⁵. On se contentera de rappeler ici, brièvement, que cette théorie repose sur trois catégories d'analyse pouvant être utilisées pour décrire les différents processus de signification mis en œuvre au sein des discours sociaux : les *qualités* (ce que Peirce appelle « Priméité » et qui repose sur la potentialité), les *faits* (ou « Secondéité », qui repose sur les relations) et les *lois* (ou « Tiercéité », qui repose sur le caractère général des normes et réelles, mais aussi d'une certaine manière sur les *habitus* et la pensée rationnelle)¹⁶. Ces catégories logiques sont imbriquées les unes dans les autres (la tiercéité présuppose la secondéité qui présuppose la priméité). Nous ne présenterons pas le détail de la phénoménologie de Peirce, ayant déjà longuement décrit et discuté l'usage que nous en faisons¹⁷.

Dans la lecture de Peirce qui est la nôtre aujourd'hui, qui est ce qui a résisté à sa mobilisation en contexte empirique, au fil des terrains successifs, ce qui compte c'est moins de classer des signes, situations, pratiques, etc., dans des catégories, que de décrire comment les processus de communication qui sont en jeu mobilisent ces différentes catégories. Plus précisément, nous tentons de saisir la communication de manière processuelle en travaillant sur les passages entre catégories. On s'intéresse ainsi à la façon dont les identités d'acteurs interviennent dans des relations au sein de champs professionnels, et à la manière dont les normes (internes ou externes à ces champs) fondent des légitimités en s'articulant à des pratiques, à d'autres normes, à des relations, à la créativité et aux

14. Voir le travail d'articulation et d'intégration de catégories sémiotiques et anthropologiques que nous avons déjà mené, ainsi que l'intérêt de cette intégration pour des observations et une analyse empirique dans : Joëlle Le Marec, et Igor Babou, « De l'étude des usages à une théorie des "composites" : objets, relations et normes en bibliothèque », in Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec [sous la dir. de], *Lire, écrire, récrire – objets, signes et pratiques des médias informatisés*, p. 233-299. Voir également : Igor Babou et Joëlle Le Marec, « Science, musée et télévision : discours sur le cerveau », *Communication & Langages*, n° 138, p. 69-88.

15. François Rastier, « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 9, p. 5-39, PULIM, Limoges, 1990.

16. Ch. S., Peirce, *op. cit.*

17. Voir en particulier I. Babou, J. Le Marec, « De l'étude des usages à une théorie des "composites" : objets, relations et normes en bibliothèque », in E. Souchier, Y. Jeanneret et J. Le Marec [dir.], *Lire, écrire, récrire – objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Éditions BPI du Centre Georges Pompidou, Paris, 2003, p. 233-299. Voir également I. Babou et J. Le Marec, « Science, musée et télévision : discours sur le cerveau », *Communication & Langages*, n° 138, 2004, p. 69-88.

marges de liberté des acteurs. Ce cadre théorique nous permet de régler certains problèmes de construction des objets posés par la sociologie de l'innovation ou des sciences (en particulier la sociologie de type latourienne) qui dénie aux normes toute pertinence explicative. De même, nous sommes attentifs aux effets de champs, aux relations ou aux objets là où la sociologie de Merton construisait ses objets essentiellement en se focalisant sur les normes. Enfin, ce cadre permet de donner place aux événements qui surgissent dans l'enquête (en particulier les dons), en les intégrant à des processus de signification plus larges.

Ce modèle des processus de communication que nous utilisons depuis plusieurs années dans des contextes de recherche empirique, souvent diachroniques et comparatifs, a montré sa robustesse et son caractère heuristique. On peut l'utiliser *a priori* lors du recueil des données d'enquête ou de corpus comme un système de pré-catégorisation des phénomènes observables, qu'il s'agisse d'images, de paroles, de textes, de situations, etc. On peut également l'utiliser *a posteriori*, après le recueil des données : il sert alors de guide lors de l'interprétation. On peut enfin choisir de ne sélectionner qu'une des dimensions d'analyse d'un objet empirique donné (priméité, secondéité ou tiercéité), afin de la travailler spécifiquement, pourvu que l'on soit conscient que les phénomènes de communication, surtout ceux qui sont fortement intégrés, collectifs et complexes comme les processus médiatiques ou institutionnels, mobilisent la plupart du temps ces trois dimensions.

IMAGES ET SCIENCES : UNE QUESTION DE FIDÉLITÉ ?

Une grande partie de la production de recherche concernant les rapports entre images et sciences se focalise, en dépit de la diversité des types d'images étudiés ou des théories mobilisées, sur le thème de la *fidélité* de l'image. Qu'il s'agisse de la fidélité de l'image au « réel » ou, plus spécifiquement, de la fidélité des images de vulgarisation aux savoirs scientifiques, c'est le plus souvent la question de la « représentation de... » qui est posée. Représentation du « réel » ou représentation des savoirs : on se demande comment l'image peut être « fidèle à... ». En parallèle à ces types de questionnements, nombreux sont les acteurs ou chercheurs qui attendent de l'image qu'elle se constitue en dispositif de médiation entre les sciences et le public, qu'elle participe à l'efficacité de la communication. Cette double exigence de fidélité et de médiation inscrit les problématiques de la relation entre images et sciences dans une tension difficile à résoudre.

Fidélité au « réel »

On trouve plusieurs recherches concernant l'image comme preuve. La thèse de Monique Sicard¹⁸ présente ainsi un corpus d'images indicielles (obtenues, comme pour la photographie ou les radiographies par un procédé physique d'inscription) produites en contexte scientifique au XIX^e siècle. La prise en compte des contextes historiques, des discours de justification ou des croyances dans l'image elle-même, au-delà de l'instrumentation, révèle une construction à la fois technique, discursive et sociale de l'image scientifique comme preuve.

18. Monique Sicard, *L'image comme preuve – Essai critique sur les relations entre la science et les images*, Doctorat de Lettres et Sciences humaines, Université Paris X, Paris, 1996.

L'histoire des sciences permet de montrer comment les techniques de figuration des connaissances, y compris celles reposant sur le principe de la trace, de l'indicialité, s'inscrivent dans l'histoire des mentalités, des idéologies, des regards, des enseignements, etc. Les exemples aujourd'hui bien connus de Vesale ou de Léonard de Vinci, ainsi que ceux de nombreux anatomistes de la Renaissance jusqu'au XIX^e siècle, nous imposent de relier les images de science à leurs contextes historiques et cognitifs, ainsi qu'aux dispositifs techniques et institutionnels qui constituent leurs conditions de possibilité et de diffusion, si l'on veut vraiment comprendre comment elles participent à la construction des faits scientifiques¹⁹. Ainsi, c'est le recours à la notion de « témoignage oculaire », importée au XVII^e siècle depuis le droit par les expérimentalistes anglais, et l'émergence d'un dispositif de communication (le compte rendu écrit d'expériences, rédigé dans une revue), qui ont permis à l'image et à l'observation visuelle d'acquiescer son rôle de « preuve » dans le compte rendu des expériences²⁰ : sans ce dispositif communicationnel et cet emprunt notionnel au droit ; les sciences contemporaines n'auraient sans doute pas pu légitimer leur place dans la société. Ces exemples montrent que l'indicialité ne peut en aucun cas être rendue seule responsable de l'émergence historique d'une rationalité expérimentale, mais que les normes et *habitus* d'une époque sont indispensables à la compréhension de ce phénomène dans lequel l'image et les dispositifs de communication ont pris une large place, non seulement de la science vers la société, mais également au sein même des processus de production des savoirs scientifiques.

Autre exemple de recherche contemporaine portant sur l'image comme preuve, la thèse de Catherine Allamel-Raffin²¹. Elle montre que dans les sciences contemporaines l'instrumentation s'est tellement développée que la notion de « preuve » ne peut plus s'appliquer dans le sens strict d'un lien univoque et certain entre une trace produite (une image) et un phénomène naturel :

En physique des matériaux et en astrophysique, une image ne constitue pas une preuve massive et définitive. Elle émerge d'un dispositif opératoire d'une très grande complexité, au sein duquel les êtres humains, les théories et les appareillages contribuent à sa production tout en comportant individuellement des facteurs qui sont susceptibles de remettre en question sa pertinence. Les chercheurs sont constamment confrontés au risque de commettre des erreurs. Ce risque est inhérent aux types d'inférence que constituent l'induction, et surtout l'abduction et l'analogie, aux capacités perceptives et interprétatives des individus, au fonctionnement des appareillages, à la manipulation des échantillons de matériaux, etc. [...] Dans les laboratoires, on n'obéit pas à une « loi du tout ou rien » cartésienne, mais à une « loi du plus ou moins », dans des contextes déterminés, au sein desquels ce qui peut valoir comme preuve respecte des principes de délimitation. On ne travaille pas en ayant les yeux fixés sur des valeurs épistémiques absolues, la vérité, l'objectivité, la rationalité²².

19. Pour un compte rendu du lien entre anatomie cérébrale, dispositifs de communication et histoire de l'image scientifique, voir Igor Babou, *Le cerveau vu par la télévision*, PUF, Paris, 2004, p. 23-48.

20. Steven Shapin, « Une pompe de circonstance. La technologie littéraire de Boyle », in Bruno Latour et Michel Callon [sous la dir. de], *La science telle qu'elle se fait*, La Découverte, Paris, p. 37-86.

21. Catherine Allamel-Raffin, *La production et les fonctions des images en physique des matériaux et en astrophysique – Doctorat en épistémologie et histoire des sciences et des techniques*, Université Louis Pasteur, Strasbourg, 26 novembre 2004.

22. Catherine Allamel-Raffin, *op. cit.*, p. 373-374.

Un tel constat, aux conséquences épistémologiques importantes, est tiré d'une observation des pratiques des scientifiques confrontés au sein de leurs laboratoires à l'ensemble des médiations techniques et communicationnelles (notamment les discussions devant les appareillages, mais aussi les publications) qui constituent l'image en tant qu'élément d'un système d'administration de la preuve. Ceci confirme que si question de l'image il y a, dans le cadre d'une réflexion sur les sciences, il convient d'élargir l'empan des analyses en l'ouvrant aux pratiques des acteurs et à l'ensemble des médiations qui structurent leur rapport à l'image. Mais pour cela, on ne peut se contenter d'études centrées sur l'image comme surface d'inscription de signes.

Un dernier exemple paradigmatique de l'exigence de fidélité de l'image au « réel » est constitué par les nombreuses réflexions ayant porté sur l'image numérique. Il existe en effet un important corpus de textes produits dans les années 1980 par les sciences humaines et sociales ou par certains acteurs concernés par la numérisation (informaticiens, ingénieurs, mathématiciens, etc.), à partir du moment où les technologies de l'informatique ont commencé à s'appliquer à l'image²³. Ces textes décrivent l'image numérique comme participant d'une « rupture épistémologique dans l'ordre de la représentation » pour reprendre une expression qui fut largement utilisée alors. Quelles que soient les orientations de ces auteurs vis-à-vis du processus de numérisation des images (critiques de dérives de la Raison, ou célébrations d'un changement technologique porteur d'avenir), on montre assez facilement que leurs analyses réduisent le problème de l'image numérique à la seule dimension de sa matérialité, à l'étude (souvent superficielle et peu étayée empiriquement) de son processus technique de production : le passage au numérique serait un facteur de dé-réalisation, un affaiblissement du lien supposé historique, ou en tout cas organique et nécessaire, entre la représentation et son objet, puisque les images numériques sont issues de programmes informatiques, et non plus d'une relation physique entre une source lumineuse, un support d'inscription et un objet. Il s'ensuivrait un changement historique et anthropologique dans l'ordre des savoirs. Le problème, c'est que lorsqu'on réunit des corpus d'images de synthèse et qu'on les étudie sur la base des catégories de la sémiotique peircienne, on constate que les principes de signification (ce qui fait langage dans les images numériques) restent tout à fait similaires à ce qu'ils sont dans la peinture ou le dessin animé : nul changement majeur à l'horizon... Ce n'est que si l'on réduit la problématique de la représentation à la dimension de la seule relation d'un signe (ou plus spécifiquement d'une image) à son objet, sans tenir compte du fait qu'il ne s'agit là que d'une des dimensions de la signification (la secondéité), que le problème paraît se poser. Mais il s'agit d'un artefact construit par les postulats de l'analyse qui interrogent la matérialité de l'image sans tenir compte des contextes d'interprétation, des formes langagières (au sens large, et non exclusivement linguistique du terme), ni des dispositifs qui structurent aussi notre rapport à l'image. La problématique change complètement à partir du moment où l'on pose que tout processus de signification, que toute communication repose sur l'articulation entre les trois catégories vues

23. Pour une discussion complète, voir : Igor Babou, « Images numériques et médiatisation des sciences », *Hermès*, n° 21, CNRS Éditions, 1997, p. 55-66. Les auteurs concernés, souvent issus du champ de la philosophie, étaient par exemple : Stiegler, Sauvageot, Baudrillard, Couchot, Renault, etc.

précédemment et non sur une seule d'entre elles. D'où l'enjeu du choix des catégories d'analyse mises au service d'une conception globale de la communication au sein de laquelle l'image ne se réduit pas à une surface plane d'inscription.

Fidélité à la science

L'autre versant du thème de la « fidélité de l'image à... », c'est celui qui consiste à la référer non plus au réel, mais à la science et à ses normes et pratiques quand l'image est mise en circulation dans un processus de vulgarisation. Que ce dernier soit sous-tendu par une intention didactique ou non, que l'on considère le lecteur d'une revue de vulgarisation, le spectateur d'une émission ou le visiteur d'une exposition scientifique doive se comporter comme un apprenant ou non, il est très fréquent que la situation de communication soit appréhendée à travers le filtre d'une conception selon laquelle l'image et les médias devraient être « fidèles » à la manière dont les savoirs sont mobilisés dans les laboratoires.

La vulgarisation est aujourd'hui un objet d'étude classique pour les sciences de la communication. C'est à Moles et Oulif²⁴ que l'on doit une première théorisation de la fonction sociale de la vulgarisation en termes de *médiation culturelle* qui suppose – et milite contre – le morcellement de la société dans ses rapports au savoir scientifique. La description de cette fonction sociale repose sur l'hypothèse d'un « troisième homme », le vulgarisateur, sur lequel repose-rait l'entière responsabilité d'une *traduction* des savoirs scientifiques. Jacobi²⁵ a remis en cause ce modèle en décrivant un processus plus large de *socio-diffusion* des savoirs. Des visions nettement plus critiques se sont développées autour d'auteurs comme Jurdant²⁶ et Roqueplo²⁷, puis Allemand²⁸. C'est le paradigme de la *trahison* : la fonction sociale des médias serait d'opérer une gestion de l'opinion publique au profit de la technostructure. Quittant le cadre du fonctionnalisme sociologique pour celui de l'analyse de discours, c'est une vision encore différente qui s'impose avec une étude sur la vulgarisation à la télévision réalisée par Fouquier et Véron²⁹. Les principales questions que pose l'analyse de discours aux médias peuvent être formulées ainsi : comment les « textes » médiatiques³⁰ sont-ils produits ? Quelles sont les régularités qui en émergent ? Comment ces régularités peuvent-elles être expliquées non pas à partir de la structure interne d'un corpus mais en analysant ses conditions socioculturelles

24. A. Moles et J. M. Oulif, « Le troisième homme, vulgarisation scientifique et radio », *Diogène*, n° 58, 1967.

25. Daniel Jacobi, *Textes et images de la vulgarisation scientifique*, Peter Lang, Berne, 1987.

26. Baudouin Jurdant, « Vulgarisation scientifique et idéologie », *Communications*, n° 14, Seuil, Paris, 1969, p. 150-161. Il est important de préciser que la position de Jurdant a, depuis, nettement évolué. Son article de 1969 reste emblématique d'une période très critique envers les médias.

27. Philippe Roqueplo, *Le partage du savoir*, Seuil, Paris, 1974. Comme pour Jurdant, il serait caricatural de réduire les recherches de Roqueplo à une simple attitude de critique morale.

28. Etienne Allemand, *L'information scientifique à la télévision*, Anthropos, Paris, 1983.

29. Éric Fouquier et Élise Véron, *Les spectacles scientifiques télévisés*, La Documentation Française, Paris, 1985.

30. La métaphore linguistique du « texte » renvoie, pour la sémiotique des médias, à l'ensemble des systèmes signifiants des messages : images, sons, musiques, commentaires et échanges verbaux sont ainsi considérés ensemble, comme inséparables.

de production³¹ ou de reconnaissance ? Cette conception de la médiatisation des sciences à la télévision se passe de toute mise en parallèle normative entre les savoirs scientifiques et les discours produits par les médias, ce qui la rapproche des analyses de Moscovici³². Les travaux de Jeanneret³³, Jurdant³⁴ ou Cheveigné³⁵ s'inscrivent aujourd'hui dans la volonté de mettre en évidence la pluralité des déterminations qui organisent les discours à propos de science, sans jamais les réduire à une fonction sociale unique, avec l'ambition de décrire la complexité de *processus* de communication.

CONCLUSION : IMAGE, MÉDIAS, SAVOIRS

Images de sciences produites en laboratoire pour comprendre des phénomènes naturels, images pédagogiques pour apprendre des sciences, images de communication des sciences diffusées par les médias, images publicitaires des institutions scientifiques destinées à prendre pied dans la concurrence entre établissements, on n'en finirait plus de lister les contextes de pratiques et d'usages qui devraient nous détourner de la catégorie de « l'image » en tant que telle, et nous faire préférer une approche globale des pluralités de pratiques qui construisent la communication. L'enjeu n'est-il que théorique ? Puisque les acteurs sociaux s'orientent finalement assez bien avec cette catégorie qui semble leur convenir, que dénonce donc le chercheur qui vaille la peine de s'y intéresser au-delà des publications scientifiques ou du séminaire ? L'échec, d'abord anticipé puis constaté, de la télévision éducative dans les années 1980 est pourtant globalement imputable à la difficulté du champ éducatif à dépasser une conception très instrumentale de l'image et des médias³⁶. Cette conception isolait justement l'image et les médias de leurs contextes de production et de réception en pariant sur une sorte de neutralité des médias vus comme de simples techniques de diffusion, au mieux dotées de codes qu'il suffirait de connaître pour permettre un bon décodage du côté de la réception. Or, les médias ne sont pas uniquement des techniques dotées de codes structurés une fois pour toutes : ils constituent des espaces de médiation langagiers et technologiques mettant en relation des sphères de production et de réception dans un espace public médiatisé et hétérogène, parcourus de discours de légitimation, de déplacements d'identités, d'une historicité des discours, de contrats de communication plus ou moins tacites, d'attentes des publics vis-à-vis des institutions médiatiques, etc. Si on ne prend pas en

31. Le terme de « conditions de production » est parfois stigmatisé pour ses connotations marxistes. Loin de m'inscrire dans cette idéologie, je préfère toutefois conserver ce terme qui renvoie explicitement aux logiques sociales sans pour autant réduire ces dernières à des rapports de pouvoir entre classes sociales.

32. Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, PUF, Paris, 1976.

33. Yves, Jeanneret, *Écrire la science*, PUF, Paris, 1994.

34. Baudouin Jurdant [sous la dir. De], *Impostures scientifiques – les malentendus de l'affaire Sokal*, La Découverte, Paris, 1998.

35. Suzanne de Cheveigné, *L'environnement dans les journaux télévisés*, CNRS Éditions, Paris, 2000.

36. Cet échec fut anticipé par exemple par Geneviève Jacquinot (Geneviève Jacquinot, « On demande toujours des inventeurs... », *Communications*, n° 33, EHESS, Paris, 1981). Il est attesté, entre autres, par Louis Porcher (Louis Porcher, *Télévision, culture, éducation*, Armand Colin, Paris, 1994).

compte cette complexité inhérente aux processus de communication, on passe forcément à côté de l'essentiel et on échoue y compris dans des démarches d'instrumentalisation des médias à des fins éducatives.

On voit donc qu'il y a des enjeux à la fois théoriques et pratiques à avoir les idées claires sur ce qu'on catégorise sous l'appellation d'image, et que l'éclaircissement de nos catégories d'analyse ne passe pas forcément par des définitions simples de l'image comme une surface plane d'inscription d'un rapport au réel... mais par un travail patient et minutieux, forcément réflexif, visant à déplier l'ensemble des dimensions communicationnelles qui structurent les rapports sociaux et discursifs à l'image et aux médias.

IGOR BABOU